

Campanie, Italie. Juillet 1968.

Encore une vingtaine de mètres avant le virage qui les séparerait à tout jamais de la vue de leur village. Le vieil âne chargé de leurs maigres bagages et d'une besace remplie de nourriture peinait à avancer sur le sentier tortueux. Le claquement de ses sabots sur le sol rocailleux camouflait le bruissement de leurs pas cadencés. Aucun mot n'était prononcé. Ils se comprenaient. Ils savaient tous les deux ce qu'ils laissaient en fuyant, alors à quoi bon parler ? Le recueillement ne vaut que dans le silence. Ils savaient aussi que plus jamais ils ne reviendraient, alors ils voulaient s'imprégner pleinement des odeurs de la montagne et de la mer qu'ils abandonnaient sans mot superflu qui troublerait la sérénité de cette dernière fois. Les senteurs de menthe, de jasmin, d'origan, de sauge, de myrte et de pin se mêlaient de-ci, de-là à la faveur de leurs pas, enveloppaient leurs poumons et s'immergeaient dans leur cœur débordant d'amertume. Cette nuit d'été était généreuse, elle leur offrait ce qu'elle avait de meilleur,

comme si elle voulait les retenir et leur apporter déjà les remords qu'ils méritaient en s'échappant comme des lâches.

Leur vie était désormais ailleurs, alors ils continuèrent à marcher dans la noirceur de cette douce nuit de juillet que seuls les rayons de la pleine lune scintillante réussissaient à percer pour éclairer le petit sentier de montagne qu'ils avaient choisi d'emprunter.

Ils s'arrêtèrent juste avant le tournant, le claquement des sabots cessa aussitôt. Ils se retournèrent pour contempler ce qui faisait maintenant partie de leur ancienne vie, mais à part l'énorme brasier ravageant une partie du flanc de la montagne qu'ils abandonnaient, ils ne distinguaient rien. Les flammes qui surgissaient des ténèbres semblaient embraser le ciel tellement elles étaient hautes et denses. Le silence était troublé par le crépitement de l'étendue du feu qui déchirait la nuit. Crépitement qui ressemblait à un chant, le chant désolé des oliviers plusieurs fois centenaires chargés à outrance de fruits d'or qui souffraient en brûlant. La récolte d'olives semblait pourtant si prometteuse... Ils devinèrent alors les villageois affolés essayant d'éteindre à coup de seaux d'eau le mal qui rongeaient et anéantissait non seulement les efforts d'une année entière mais aussi le travail et la patience de tant de vies.

— Quand ils sauront, ils nous maudiront jusque dans l'au-delà.

— Personne ne saura jamais, ils nous penseront morts. Morts avec lui dans le brasier. J'ai tout prévu, ne t'inquiète pas, occupe-toi seulement de nous emmener loin, très loin, Antonio.

— Mais... je ne...

— Tais-toi, avance, la route est encore longue.

Hôpital de Mont-Saint-Martin, Lorraine. Mai 2018.

— **M**onsieur ? Vous avez compris ? Vous avez de la famille ? Des enfants ? Des petits-enfants peut-être ? Faites-les venir. Monsieur, vous m’entendez ? Faites venir vos proches au plus vite. Avez-vous compris la situation, monsieur Agostini ?

Bien qu’il ne les ait pas entendues, il les avait comprises. Les paroles du médecin explosèrent dans la tête d’Antonio comme s’il les avait hurlées entre les murs de la chambre d’hôpital. Il avait d’ailleurs envie de lui dire : « Pas si fort, je ne suis pas sourd. Pas si fort, vous allez la réveiller. » Mais aucun risque que Marinella se réveille parce qu’elle ne dormait pas d’un sommeil naturel, et son repos forcé ne dépendait pas des paroles du médecin, pas plus qu’il ne dépendait des bruits extérieurs mais seulement du liquide transparent de la perfusion qui s’écoulait goutte à goutte dans son bras. L’élixir antidouleur se diffusait doucement dans son corps, lui promettant de ne pas souffrir en la maintenant dans un sommeil sans douleur mais sans rêve.

Victime d'un grave accident, Marinella avait été blessée et le médecin venait d'annoncer qu'elle pourrait peut-être ne pas se sortir de cette terrible épreuve. Aucun organe vital n'avait été touché mais les brûlures qu'avait provoquées l'accident nécessitaient la prise d'antidouleurs puissants pouvant affaiblir son cœur. S'il ne résistait pas, ce serait une question de jours, d'heures peut-être, alors Antonio devait avertir et rassembler sa famille. Mais avant de téléphoner à ses enfants, il avait besoin de profiter d'un moment avec elle. Un moment où n'existeraient qu'elle, lui et l'amour qu'ils se portaient. Il se coucha à son côté dans ce lit sans âme au dossier légèrement relevé, aux draps rêches mal tendus sur l'alèse en plastique glissante. Il passa son bras autour d'elle pour la protéger du mal qui s'était approché et enchaîné à ses entrailles si soudainement, comme pour la retenir à lui et au monde dans lequel ils vivaient. Il prit sa main, colla son visage au creux de son épaule pour sentir encore un peu de sa chaleur, sentir son cœur battre, sentir sa force. Sentir que la vie était toujours là. Il la respira, s'imprégnant des parfums que son corps endormi lui offrait. Il aurait donné tout ce qu'il possédait pour que ce moment dure toujours.

Il voulut alors se rappeler de tout et garder en lui les souvenirs de soixante ans de vie partagée intacts et vivants. Ne pas oublier. Jamais. Il voulait se souvenir de son grain de peau, de son sourire. Se souvenir de son visage, de la douceur de ses cheveux, de son rire, de ses yeux. Se souvenir de sa voix. Sa voix. Il lui semblait déjà en avoir oublié le timbre. Comment se pouvait-il ? Son cœur se serra. *Marinella, Marinella, parlami.*

Parlami ancora, amore mio... Des larmes chaudes et denses inondèrent alors ses yeux et roulèrent sur son visage, aussi vives et rondes que des perles de rosée matinales s'arrachant au pétale d'une fleur pour s'écraser lourdement à terre. Il ne pouvait pas la perdre. Il ne le supporterait pas. Son cœur se serra plus fort encore, ses mains tremblèrent, son corps se raidit au rythme des spasmes incontrôlables qui l'envahissaient. Il grelotait. *Parlami, amore mio, ti prego, parlami, Marinella mia...* Il ferma les yeux et ses sanglots l'entraînèrent au petit matin de cette maudite journée qui avait pourtant si bien commencé. D'abord le réveil stimulé par les doux rayons du soleil qui taquinaient leurs visages. « Tonino, *caro mio*, tu as encore oublié de fermer les volets. » Et, comme tous les matins, un sourire. « Je ne les ferme jamais parce que je veux que tes yeux baignent dans l'or des rayons du soleil tous les matins, tu sais bien, *Marinella mia*. » Puis leurs bouches qui se rapprochaient, se frôlaient, se caressaient pour enfin se goûter avant le lever. Un autre sourire. Les escaliers, la cuisine, les odeurs de café, de pain grillé, de confiture, d'agrumes frais à peine pelés, des bruits de couverts et de bols qui chantaient en tombant dans l'évier, encore un sourire puis un autre baiser. La salle de bains, la musique, quelques pas de danse, « Pas si vite, Tonino, j'ai la tête qui tourne », et la répartition des tâches journalières. Marinella se chargerait des courses et de la préparation du repas, comme tous les jours, et Tonino s'occuperait du potager, comme tous les matins de ce joli mois de mai. La vie était tellement belle, simple mais belle. Et même si parfois elle avait été dure avec

eux, ils savaient qu'elle les avait gâtés parce qu'elle leur avait permis de se trouver, et tous les jours, ils jouissaient du bonheur d'être ensemble. Bonheur éphémère à leur âge, ils le savaient, alors ils profitaient pleinement de chaque moment que la vie voulait bien leur accorder. Ensemble.

Les crissements des chariots engloutissant les plateaux-repas servis aux malades sans appétit qui s'échappaient du couloir le ramenèrent à la réalité de cette chambre d'hôpital qui lui semblait malheureusement si familière maintenant. Antonio voulait fuir cet endroit, il rejetait cette familiarité qui s'imposait à lui, comme il rejetait le mal qui était en train de la prendre et le diagnostic annoncé par le médecin. Il ne voulait pas que ce moment ait eu lieu, il refusait de revivre cette minute, peu après 10 heures, où Marthe, la boulangère à la retraite, était arrivée essoufflée devant la barrière. « Antonio, Antonio, venez vite. C'est Marinella, elle est... Venez, Antonio, il y a eu une explosion, l'ambulance est là, venez vite ! » Il refusait ce souvenir et essayait de se persuader qu'il n'avait pas vécu ce moment. Ce n'était qu'un mauvais rêve, il n'était pas dans une chambre d'hôpital, il dormait et s'apprêtait à sortir de cet affreux cauchemar bien au chaud dans son lit douillet, taquiné par les timides rayons de soleil. Mais la réalité le rattrapa sans lui laisser d'autre choix que cette chambre d'hôpital sans âme. Il savait exactement où il était. Où ils étaient. Il la serra alors encore plus fort contre lui, si fort qu'on aurait pu croire qu'il voulait prendre sa place et son mal. Si fort pour combler chaque petit espace de vide qui aurait

pu s'immiscer entre leurs deux corps, entre leurs deux âmes. Il aurait voulu que le monde et le temps se soient arrêtés ce matin quand il l'avait embrassée avant qu'elle parte sur le marché. Il revit ce dernier baiser donné juste avant qu'elle lui fasse signe de la main après avoir refermé la barrière du portail. Son sourire, ses yeux pétillants et ses quelques mots, « Ciao Tonino, je reviens vite. Cueille les fleurs de courgettes, je les ferai en beignets après la *pasta*. Pierre et Joseph rentrent déjeuner aujourd'hui », étaient les derniers souvenirs qu'elle lui avait laissés. Qu'il se souvienne bien de tout, il le fallait. Mais il lui manquait le timbre de sa voix, ça, il ne l'avait déjà plus, alors il la serra encore, encore et encore.

— Monsieur, vous allez l'étouffer, remettez-lui vite son masque à oxygène et levez-vous, voyons. Vous avez averti vos proches ? Monsieur, vous pleurez ?

Réagir. Avertir ses proches, oui, Antonio allait le faire. Ses enfants, Pierre, Joseph et Arletty, devaient venir au plus vite au chevet de leur mère. Il prit son vieux téléphone portable, il ne savait pas vraiment s'en servir mais les trois numéros étaient enregistrés et des raccourcis avaient été créés pour appeler chacun d'eux sans difficulté. Touche 1 pour Pierre, 2 pour Joseph et 3 pour sa fille, Arletty.

Son portable en main, il s'absenta quelques minutes de la chambre sans manquer de déposer sur le front de Marinella un tendre baiser.

*

Marinella émergeait doucement de son sommeil contrôlé, le liquide de la perfusion s'était écoulé entièrement, la dose de produit anesthésiant mêlée aux analgésiques avait disparu et la poche accrochée au-dessus de sa tête était vide, son corps avait totalement absorbé son contenu. Elle reprit alors timidement le dessus. Elle n'avait pas mal, pas encore. Elle ne réalisait pas vraiment où elle était, une chambre d'hôpital sans doute. Oui, c'était ça, elle était dans une chambre d'hôpital, certaines odeurs ne trompent pas et les souvenirs lui revenaient petit à petit. Ils lui revenaient au même rythme que la douleur s'emparait à nouveau de son corps, comme si un pacte avait été signé, un peu plus de souvenirs contre un peu plus de douleur. Elle ferma les yeux. Elle allait supporter parce qu'elle voulait se souvenir. Elle se laissa alors porter par les vagues du temps qui l'entraînèrent au tout début, là où tout avait commencé.

Les rayons de soleil qui perçaient difficilement le store de la fenêtre ne parvenaient pas à la réchauffer mais la lumière qu'ils lui apportèrent dans le cœur la ramena à son enfance en Italie. Resurgirent alors des brumes de sa mémoire la mer, le soleil, le chant des cigales, les montagnes, les orangers, les citronniers, les parfums de menthe, d'origan, de jasmin. Et ce champ. Ce champ d'oliviers, à flanc de montagne. « Tonino, Tonino, où es-tu ? Tonino ? »

Elle ouvrit les yeux et à travers le store de la fenêtre regarda le monde qui l'avait accueillie toute cette vie. Il semblait tourner à une vitesse qui n'était désormais plus la sienne, le temps avait lâché son emprise, Marinella l'avait dompté. Elle avait réussi.

En échange de douleurs plus intenses, elle revivait son passé. Marinella voyageait à travers toutes les années qu'elle avait vécues et choisit de s'arrêter où la vie lui avait souri, loin des hauts fourneaux lorrains, de la poussière et de la noirceur. Pour un instant, elle se retrouva en Italie, dans la lumière et la douceur méditerranéennes. Comme c'était bon. Ce court moment emplît son cœur de joie et de sérénité. Puis, rappelée par la douleur, elle revint dans sa chambre pour attendre Antonio. Elle savait qu'il était là et qu'il ne la laisserait pas. Ce mal qui la rongea depuis quelques heures lui fit prendre conscience qu'à son âge, la vie ne tenait qu'à un fil et que très vite on pouvait se retrouver de l'autre côté, alors elle voulut lui parler. Elle avait une demande à lui faire. Elle savait qu'il était le seul à pouvoir exaucer son dernier désir. Elle décida alors de se battre. Se battre pour lui parler aujourd'hui, pour lui parler demain. Pour lui parler toujours. Se battre pour que son cœur ait la force de continuer. Pour lui, pour elle. Pour qu'ils soient deux, encore un peu.

*

Ses enfants avertis, Tonino retourna sans attendre au chevet de Marinella. Il pressa le pas dans les couloirs sans fin de l'hôpital, appela l'ascenseur, laissa aux personnes déjà à l'intérieur le soin d'appuyer sur le bouton sans même les regarder, sortit de l'ascenseur, chercha la chambre, B.3.14, sans reconnaître les couleurs du couloir. Inquiet, il regardait les numéros sur chaque porte qui défilaient sous ses yeux. Se serait-il trompé ? Le couloir était-il vert comme celui qu'il

traversait ? Ou bleu comme il le pensait ? Il doutait, ne savait plus, puis se rappela : c'était un couloir bleu. Bleu comme la peur qui l'envahissait en pensant qu'il pouvait la perdre et celui qu'il arpentait était vert. Vert comme la rage qu'il avait de se sentir impuissant. La panique le gagna, il cherchait, affolé. C.4.14, C.4.15... Et si Marinella mourait sans lui ? Son temps était peut-être compté, il le savait, il devait la rejoindre rapidement. Son cœur tapa, la douleur de sa hanche se réveilla, celle de son bras aussi, sa tête était dans un étau. Les yeux hagards, il demanda à qui se présentait devant lui où était la chambre B.3.14. Son cœur tapait de plus en plus fort. Angoissé, il se mit à courir sur le sol en PVC qui avalait ses pas silencieusement. L'image de Marinella seule dans un lit d'hôpital avec la mort rôdant dans les parages le glaça. Il s'arrêta en nage, le cœur cognant dans sa poitrine aussi fort que le marteau frappe l'enclume pour façonner le fer encore rouge. Il s'appuya au mur, ferma les yeux, se prit la tête entre les mains et demanda de l'aide à qui voulait l'entendre.

— S'il vous plaît, aidez-moi. S'il vous plaît, menez-moi à elle. S'il vous plaît...

Une infirmière touchée par la scène qui se jouait aux yeux de tous s'approcha d'Antonio et le prit par la bras.

— Vous avez pris l'ascenseur C, monsieur, il fallait prendre le B, puis aller au troisième étage et ensuite chercher la chambre 14. Venez avec moi, je vous y accompagne.

*

En ouvrant la porte de la chambre B.3.14, Tonino eut l'immense surprise de trouver Marinella les yeux ouverts dans son lit. Elle semblait apaisée, calme, détendue, il devina même un timide sourire se dessiner sous le masque à oxygène quand elle le vit. Son cœur tapait toujours aussi fort mais c'était de joie cette fois, Marinella était réveillée, le médecin s'était trompé, elle ne mourrait pas. Pas maintenant et pas ici. Malgré sa hanche qui le faisait souffrir, et sa tête qui menaçait d'exploser, il se hâta d'arriver jusqu'à elle, il était tellement heureux. Ils seraient deux encore un peu.

— Marinella *mia*, j'ai eu si peur ! Si peur que tu partes loin de moi, dit-il, à bout de souffle.

Elle fit un signe de la main afin qu'il s'approche encore plus d'elle puis enleva d'un coup sec le masque qui emprisonnait ses lèvres. Ensuite, d'une voix tremblante, à peine audible, elle lui fit part de son projet.

— Tonino. Je veux que tu me ramènes à Castelnuovo. Je ne veux pas risquer de finir mes jours ici. Je veux repartir chez moi, chez nous, je veux rentrer avant qu'il ne soit trop tard. Si je dois mourir, c'est là-bas que je veux être enterrée, près des oliviers, face à la mer. Jure-moi que tu m'emmèneras là-bas, Tonino. Jure-moi.

— *Ti giuro*, Marinella. Je ferai ce que tu me demandes.

— Promis ?

— Promis. Mais s'il te plaît, ne meurs pas. Pas maintenant. Pas avant moi, *amore mio*, murmura-t-il en embrassant sa main qui soudain lui sembla si frêle.

Une infirmière, en frappant énergiquement à la porte pour entrer, vint rompre ce doux moment d'intimité.

— La poche est vide ! Pourquoi ça n'a pas sonné ? Il fallait nous appeler, monsieur, on l'aurait changée avant. Et remettez-lui le masque à oxygène !

Antonio regarda Marinella s'endormir doucement. Il l'aimait. De toute sa vie, il n'avait jamais aimé qu'elle. Il était né pour l'aimer, avait vécu pour l'aimer et si elle devait partir, il ne le supporterait pas. Il déplaça alors le lourd fauteuil du mur où il trônait jusqu'au lit où elle était étendue et s'assit de façon à garder les yeux sur son visage sans avoir à tordre son corps et à imposer ainsi plus de douleur à sa hanche capricieuse. Il lui caressa la joue, repositionna une mèche de cheveux qui tombait sur son doux visage, embrassa de nouveau sa main et pensa à la promesse qu'il venait de faire et qu'il devrait honorer. Mais comment faire pour partir là-bas ? Il n'en avait aucune idée, tout ce qu'il savait, c'était qu'il ferait tout son possible pour que le souhait de Marinella soit exaucé.

— **A**llez, papa, avale quelque chose, ça ne va pas aider maman de ne rien manger. Finis au moins ta soupe. J'ai envie de fromage. Il reste du *pecorino* ?

— Regarde dans le frigo, répondit tristement Antonio.

— Dans le frigo ? Mais combien de fois faudra-t-il vous dire que le fromage ne se range pas dans le frigo ?

Antonio n'avait pas d'appétit, ni pour la soupe que la voisine Marthe leur avait gentiment préparée pour le dîner, ni pour le fromage qu'il s'obstinait à ranger dans le frigo. D'ailleurs, il voulut réagir et dire à Pierre que tant que le *pecorino* serait sous son toit, il le rangerait où il voudrait, mais à quoi bon ? Ses fils étaient là, à ses côtés, mais ils ne lui étaient malheureusement d'aucun réconfort. Tout en dévorant son morceau de fromage plus ou moins abimé par le réfrigérateur, Pierre ne lâchait pas son téléphone portable, une nouvelle partie de poker en ligne sans doute, et Joseph dessinait en souriant sur son agenda comme un enfant de huit ans. *Est-il vraiment seul dans sa tête, celui-là ?* pensa Antonio. Quels fils pouvaient-ils bien être